

LIBAN

La 3^{ème} compagnie du 1^{er} R.C.P. est arrivée le 27 septembre 1983 à 6h30 à Beyrouth. Le capitaine Thomas et le sous-lieutenant Rigaud nous attendaient là-bas (ils étaient arrivés en précurseurs pour préparer "le terrain"). Nous prîmes la direction de l'immeuble qui devait nous abriter.

Il était situé à DSAH, au sud de Beyrouth, près de l'ambassade de Chine et à 800 mètres de l'ambassade d'Iran. A proximité de notre immeuble se trouvait celui de nos Appuis (35^{ème} R.A.P.) baptisé Catamaran et Escorteur, un poste tenu par le 9^{ème} R.C.P.

Avant de nous installer le capitaine Thomas nous a expliqué ce qu'il attendait de nous. Faire de cet immeuble où du moins ce qu'il en restait, un poste de combat et dans un deuxième temps aménager par section nos logements.

La répartition des différents étages était faite de la façon suivante.

- 1^{er} et 2^{ème} étage Noir 0, section commandement.
- 3^{ème} étage Noir 1, section du sous-lieutenant Rigaud.
- 4^{ème} étage Noir 2, section de l'adjudant Bagnis.
- 5^{ème} étage Noir 3, section du lieutenant de La Batie.

La première journée fut consacrée à un nettoyage de ce qui allait par la suite devenir des bureaux, des chambres, des cuisines, des salles de repos. L'ensemble de l'immeuble était dans un piteux état, malgré le gros travail fourni par les précurseurs. Le sous-lieutenant Rigaud nous avait installé l'eau et l'électricité avec les moyens dont il disposait, c'est-à-dire peu de chose, uniquement du matériel de récupération, des morceaux de tuyaux et des fils placés bout à bout.

Le lendemain, la journée débutait par un rassemblement compagnie sur le petit parking situé devant l'immeuble. Les voitures passaient à vive allure devant nous. Le capitaine Thomas, parfaitement conscient du danger que représentait ce poste en bordure de route, nous expliqua que très vite il fallait empêcher tout véhicule et tout piéton de s'approcher de l'immeuble ou bien d'être en mesure de contrôler ces passagers fréquents. Ce fut fait quelques jours plus tard par une pelle mécanique du 17^{ème} régiment de génie parachutiste. Elle plaça des tas de terre de part et d'autre de la chaussée, formant des chicanes afin d'obliger les véhicules à ralentir et cela sur les trois routes qui permettaient l'approche de l'immeuble.

Un autre point ennuyait le commandant d'unité ; notre poste se trouvait en bordure de route et aucun portail n'en défendait l'entrée. Il fallait trouver une solution. Faute de mieux, un rouleau de fil barbelé fut mis en place dès 19h00 et retiré le matin à 7h00. Pendant la première semaine, cinq mille sacs à terre furent remplis et hissés aux différents étages pour faire des emplacements de combat et pour nous protéger des tirs d'infanterie et des éclats d'obus.

Les missions de la compagnie

Au début de la deuxième semaine, l'immeuble était devenu au gré des changements le poste "DRAKKAR". Le capitaine Thomas et les chefs de sections avaient défini le plan de feu, les consignes de garde, les différentes alertes et les missions de la compagnie.

A – le plan de feu

Chaque section avait un secteur bien défini, permettant de faire face à toute éventualité.

B – les différentes alertes

En cas d'alerte :

-infanterie : rejoindre les emplacements et défendre le poste.

-artillerie : la section de protection reste dans l'immeuble, le reste de la compagnie rejoint les abris.

-réfugiés : même dispositif que pour une alerte infanterie, repousser les hommes armés mais protéger les femmes et les enfants.

C – les missions

Elles sont prises à tour de rôle par l'une des trois sections.

-garde et protection du poste "Drakkar"

-alerte régimentaire

• -patrouille sur zone et approvisionnement

A. Le groupe de garde était composé d'un sous-officier et de 10 parachutistes. En temps normal (*tornade verte*) le dispositif de garde comprenait de jour trois sentinelles. Deux étaient placées au premier étage et une sur la terrasse en haut de l'immeuble. A la tombée de la nuit, une quatrième sentinelle était en place au premier étage. Dès que nous passions en alerte orange le dispositif était doublé et dès qu'il y avait alerte renforcée (*tornade rouge*) toute la section y participait. Toutes les entrées étaient fermées et tenues par deux sentinelles.

B. alerte régimentaire

La section d'alerte régimentaire disposait de trois V.A.B. (véhicule de l'avant blindé). Ils étaient équipés dès 6h00 du matin pour que nous soyons en mesure d'intervenir dans les plus brefs délais au profit de n'importe quel poste Français en place à Beyrouth.

C. patrouille sur zone

Les patrouilles étaient faites dans les zones imparties à chaque section. Notre mission était de prendre contact avec la population, de rechercher les différentes tendances politiques et religieuses, d'entretenir le dialogue avec "l'armée Libanaise" pour être constamment au courant de l'évolution du conflit. La troisième semaine après son arrivée le capitaine Thomas réussit à obtenir un poste à souder demandé depuis longtemps. A l'aide de poteaux télégraphiques, une barrière de fortune fut commencée. Elle devait être mise en place à l'entrée du poste remplaçant ainsi le rouleau de fils barbelé. Le 22 octobre la barrière était terminée, il ne manquait qu'un support.

Ce même jour, vers 22h00 le capitaine rassembla les chefs de sections. Le poste Escorteur qui se trouvait à cinq cents mètres de Drakkar avait reçu des menaces.

La compagnie fut mise en alerte. La section de l'adjudant Bagnis, d'alerte régimentaire était prête à tout moment de la nuit à intervenir ou à porter secours à Escorteur dans un délai de 15 minutes. La section du lieutenant de La Batie était de garde sur place assurant la protection du poste Drakkar. Le reste de la section du sous-lieutenant Rigaud de garde à la résidence des Pins, renforçait Noir 3.

La nuit du 23 fut calme et le lendemain à 6h00 la compagnie se levait pour commencer une autre journée. A 6h25 une terrible explosion se fit entendre. La sentinelle en observation sur la terrasse rendit compte que cela venait de l'aéroport de Beyrouth. Au moment où la sentinelle reposait le combiné, le bâtiment fut soulevé dans un bruit épouvantable pour finalement s'effondrer. Pas un cri ne sortait du monticule de gravats. Le poste Drakkar n'existait plus....

Aucune chronologie précise n'a été tenue pour le moment. Le récit a donc été écrit après coup et les horaires en particulier sont purement indicatifs.

Le 26 septembre le cessez-le-feu est proclamé depuis la veille à Beyrouth.

La 3^{ème} compagnie (4 officiers, 14 sous-officiers, 78 parachutistes) quitte Pau pour rejoindre le Liban dans le cadre de la Force Multinationale de Sécurité. Le commandant de compagnie, le capitaine Thomas a déjà précédé sur place son unité. La compagnie est formée d'A.S.L. (Appelé Service Long). C'est la première fois que des appelés vont à Beyrouth. Certains "Noirs" en provenance d'autres unités de régiment ont déjà effectué un séjour au Gabon, certains sont même allés auparavant à la réunion. Les parachutistes ont en moyenne 19 ans.

La compagnie occupe un immeuble de huit étages, dénommé "DRAKKAR" au sud de la ville, à proximité du camp de Chatilla. C'était sans doute un ancien hôtel. Les deux capitaines logent au premier étage où l'on trouve également une salle de réunion, le poste de garde et la radio. Le commandement est au second, la section Rigaud au troisième, la section Bagnis au quatrième, celle du lieutenant de La Batie au cinquième. Les étages supérieurs sont vides mais un poste d'observation est installé sur le toit. A cent mètres, Noir 4, la section de mortiers du 35^{ème} R.A.P. rattachée à la Trois occupe un autre immeuble "Catamaran".

En mauvais état Drakkar ne dispose pas d'eau courante et l'électricité est coupée durant toute la journée. Un concierge Libanais et sa famille de quatre enfants sont seuls occupants à l'arrivée de la compagnie du 1^{er} R.C.P.

-Les parachutistes s'organisent, réparent les installations, montent cinq mille sacs de sable dans les étages et sur le toit, se cotisent pour acheter ce qui manque : fourneaux pour la cuisine, assiettes, bols etc...

-A tour de rôle les parachutistes font la cuisine pour leur section. Les cadres logent avec leurs hommes par chambre de quatre, tapissés de sacs de sable où des emplacements de combat sont aménagés. Fin octobre, les conditions de vie se sont bien améliorées.

-En même temps les activités de présence dans Beyrouth s'organisent.

Les sections suivent le rythme suivant : une journée de garde à Drakkar, une journée de patrouille à pied dans le quartier de la ville qui leur est assigné. A cet effet trois parachutistes du 9^{ème} R.C.P. conducteurs de V.A.B. sont détachés auprès de la Trois avec leur engin. La compagnie est en train de former ses propres conducteurs et les parachutistes du 9^{ème} R.C.P. vont bientôt pouvoir réintégrer leur unité d'origine. Il faut faire attention en permanence et on ne peut "sortir en ville" mais un calme, relatif s'étend sur la ville, les coups de feux sont assez rares. Les contacts avec les Libanais sont assez cordiaux mais sont restreints à la population masculine.

23 octobre au camp militaire de Pau – Idron

-6h30 : l'officier de permanence est réveillé par le téléphone. Le général, commandant la 11^{ème} division parachutiste désire obtenir le numéro personnel du colonel Cardinal, chef de corps du 1^{er} R.C.P.

-6h35 : le général annonce au chef de corps que la 3^{ème} compagnie du 1^{er} R.C.P. a été l'objet d'un attentat à l'explosif.

-6h45 : le téléphone résonne de nouveau chez le chef de corps qui est en train de s'habiller pour aller au quartier. Le lieutenant-colonel Pinatel du 1^{er} R.C.P. mais membre au Liban de l'état-major de la force Française appelle de Beyrouth. Il donne des précisions : l'immeuble occupé par la Trois a été complètement démoli par une explosion. Des pertes très importantes sont à craindre.

-8h00 : le PC à Idron, se remplit de cadres appelés à domicile. Ils pensent que la Trois va devoir déplorer quelques morts.

Les nouvelles arrivant de Beyrouth, directement par le téléphone international les rendent de suite beaucoup plus pessimistes.

Ce sont des coups de téléphone donnés par l'adjudant-chef Jonca, le lieutenant-colonel Pinatel, le major Brasseur membres de l'état-major de la force mais appartenant au régiment qui leur donneront des renseignements précis et immédiats durant les jours à venir et leur permettront de renseigner les familles. Les renseignements fournis par la division ou les messages reçus de Paris confirmeront ensuite de façon officielle les nouvelles

-9h00 : les listes des personnels de la Trois sont vérifiées et on prépare les étiquettes destinées à un tableau à trois colonnes : les tués, les survivants, les disparus.

Beyrouth téléphone : les colonnes se remplissent, celle des survivants tout d'abord. Il apparaît qu'une section, Noir 1, était hors du bâtiment au moment de l'explosion. Répartie en groupe elle montait la garde à la résidence des Pins (PC de la Force Française). Son chef de section le sous-lieutenant Rigaud, ses hommes répartis dans d'autres lieux, dormait par contre dans le bâtiment de la compagnie et est porté disparu ainsi que quatre parachutistes de la 3^{ème} section. Cela fait 33 survivants auxquels s'ajoutent bientôt 3 autres encore (sergent Hartung, caporal Pichon, parachutiste Jayet) partis en ville chercher des croissants au moment de l'explosion.

-10h00 : le couloir du PC d'Idron se remplit. Les cadres au travail ce jour là (la 12^{ème} compagnie essentiellement) ou qui viennent faire un tour au quartier en ce dimanche matin. D'autres on écoutés la radio et sont venus de suite. Les parachutistes ne sont pas encore en général au courant et ceux qui ne sont pas de service sont partis en ville.

Les premiers décès sont annoncés par téléphone puis confirmés par message officiel.

Le parachutiste Hervé Durand est le premier de la longue liste.

-10h30 : les premiers appels des familles arrivent : "je voudrais avoir des nouvelles du parachutiste X qui est parti à Beyrouth".

La réponse est selon le cas.

-11h00 : à chacun des appels qui se succèdent désormais sans arrêt aux trois téléphones du PC du camp d'Idron (900, 901, 910) les officiers présents répondent après avoir consulté les trois tableaux. Les noms inconnus pour certains d'entre eux deviennent hélas rapidement familiers.

Il faut se forcer à donner sa réponse sur un ton impersonnel afin de ne pas donner cours à sa propre sensibilité devant les réactions des parents qui pour certains s'effondrent voire même crient. Beaucoup, terrassés ne réagissent pas à la nouvelle.

D'autres appels arrivent et les centralistes de service au centre Trans. Font magnifiquement leur travail sans se lasser. Le combiné du téléphone est à peine posé qu'un autre appel résonne. D'autres familles dont le fils est à l'instruction à Idron, à Mayotte ou au Gabon voire dans d'autres régiments s'inquiètent elles aussi et sont vite rassurées.

Des appels de sympathie sont également reçus : monsieur le Maire de Pau, des généraux, des anciens du régiment.

-13h00 : tous, sauf ceux de service aux téléphones regardent le journal télévisé.

Les images diffusées montrent ce qui reste du poste Drakkar effondré et on se rend compte de suite de l'ampleur de la catastrophe et de tous les morts que l'on aura à déplorer.

Le tas de ruines semble tout petit à côté des immeubles qui se dressent autour. La Trois n'existe plus.

-14h00 : la permanence aux téléphones continue et on continuera jour et nuit jusqu'au samedi suivant. Les sonneries retentissent parfois simultanément aux trois postes du PC et un des cadres dans le couloir, en attente de nouvelles s'y rue afin de fournir des renseignements.

-15h00 : la liste des morts augmente, quelques nouveaux survivants sont annoncés, en général blessés.

-17h30 : un premier bilan chiffré et nominatif est distribué dans les unités et affiché en salle info. 9 décès, 53 disparus 37 survivants. La salle info, en général presque vide sera à partir de ce moment en permanence visitée par les parachutistes.

Le prestigieux 1^{er} R.C.P. est touché en plein cœur.

-19h00 : les appels continuent : Beyrouth annonce d'autres décès.

Les parents continuent de téléphoner au PC du régiment pour avoir des nouvelles.

A Beyrouth les cadres font le tour des hôpitaux afin de recenser les blessés qui auraient pu être évacués sans que le commandement Français soit averti.

On annonce cela aux familles : "les blessés sont recherchés dans les hôpitaux"

L'adjudant-chef Marie-Madeleine est ainsi trouvé blessé, il était dans un hôpital Américain.

-20h00 : le journal télévisé : on reçoit les mêmes images de l'immeuble effondré, d'autres nouvelles, des images insoutenables dont celles d'un blessé extirpé des décombres et dont on entend les cris.

Le témoignage du chef de corps passe au journal télévisé. "Les familles sont dans le malheur, elles sont dans l'attente de nouvelles, je reste ici pour les leur apporter et les aider à conserver l'espoir".

Le régiment n'a jamais autant regardé la télévision que cette semaine.

On y voit le témoignage très digne de monsieur Hau, celui plein de noblesse de monsieur de La Batie, celui passionné de madame Longle et plus d'une larme est érasée sur le visage d'un cadre ou d'un parachutiste du Régiment.

Du 25 au 28 octobre, le reste de la semaine est identique : le téléphone de Beyrouth et la liste, la trop longue liste des décès qui s'allonge.

Les parachutistes viennent consulter en permanence les listes. Les appels des familles pour la énième fois, les journaux télévisés que l'on ne rate pas, les appels d'une épouse à 23h00 puis le lendemain à 8h00 "avez-vous des nouvelles de...", puis les inexactitudes des journalistes mais aussi certains éditoriaux qui nous vont droit au cœur. D'autres articles nous font serrer les poings parce qu'ils parlent de "gros sous" si les gains sont aussi important à Beyrouth pourquoi les gens ne s'y ruent t'ils pas ?

C'est des débordements inévitables en pareille occasion.

La semaine s'achève, les 1^{er} et 9^{ème} R.C.P. sont meurtris. 58 familles pleurent les leurs.

Malgré cela, 150 parachutistes présents au camp d'Idron et au Hameau se sont portés volontaires pour aller à Beyrouth remplacer la 3^{ème} compagnie disparue.

Daniel Tamagni